

INTRODUCTION

Donald BRUCE et Christine McWEBB

L'AN 2009 est particulièrement significatif pour la science moderne : en premier lieu, on célèbre les premières observations astronomiques de Galilée faites en 1609 avec un télescope de sa fabrication. Pour la première fois, les montagnes et les cratères de la lune, les quatre grandes lunes de Jupiter, et les anneaux qui entourent Saturne, quoique difficilement perceptibles par l'objectif de la nouvelle invention, deviennent quand même visibles à l'œil. Désormais on n'a plus besoin de se contenter des perspectives de son imagination. Cette nouvelle étape dans la science empirique annonce une nouvelle ère dans l'exploration du monde physique. En second lieu, cette année marque également le 200^e anniversaire de la naissance de Charles Darwin (1809) et le 150^e anniversaire de la publication de *L'Origine des espèces* (1859). La publication de ce livre marqua un point tournant dans notre compréhension du monde vivant, et contribua à modifier notre façon de concevoir l'existence humaine sur la Terre. Dans les deux cas, la science empirique remplaça les fabulations de l'imaginaire et rendit l'homme un peu plus maître de son propre destin. Pourtant, on le sait, les découvertes de Galilée et de Darwin ont également été l'objet de nombreuses controverses et critiques de nature religieuse et idéologique avant d'être largement admises parmi nos connaissances fondamentales du réel. Et encore...¹ Si à la longue leurs découvertes ont remplacé en large partie les créations de l'imaginaire dans les domaines de la biologie, de l'astronomie, et de la religion, elles ont aussi pénétré de façon inégale dans la culture populaire, littéraire ainsi que dans le discours social en général.

C'est précisément l'imbrication et l'enchevêtrement des discours scientifiques et littéraires dans leurs dimensions interdiscursives et

1 La controverse entre la théorie de l'évolution et le créationnisme ou le dessein intelligent continue, comme l'a montré *le Nouvel Observateur* de la semaine du 22 janvier 2009, par exemple.

conceptuelles qui sont explorés dans le présent recueil. Les interactions entre les savoirs (ou les faux savoirs, ou même parfois les quasi-savoirs) se définissent par le terme d'*épistémocritique* proposé il y a une vingtaine d'années par Michel Pierssens et élaboré surtout par Ilya Prigogine et Isabelle Stengers².

La notion d'épistémocritique dépasse la formulation strictement disciplinaire des savoirs devant la réalité de leur hybridité et de leurs articulations intercalées multiples et complexes. En effet, depuis quelques années on assiste à un regain d'intérêt pour tout ce qui relève de l'épistémocritique: publications, colloques, revues (*Alliage*: www.tribunes.com/tribune/alliage/accueil.htm, *Épistémocritique*: www.epistemocritique.org), pour n'en nommer que quelques pistes.

Le point focal du présent numéro de Texte est donc en premier lieu les rapports entre le(s) discours littéraire(s) et le(s) discours scientifique(s), et à la manière dont ces interactions se réalisent à travers le temps, du Moyen Âge jusqu'à nos jours. L'article anecdotique de Jean-Pierre Luminet, « La Biographie scientifique romancée entre histoire et fiction : débats et controverses » montre d'une façon perspicace que notre héritage humboldtien semble toujours nous amener à créer des cases épistémologiques selon la fameuse troïka des disciplines (sciences naturelles, sociales, et humaines), malgré les progrès dans le domaine de l'interdisciplinarité. Par le biais des détails autobiographiques sur son propre parcours en tant que scientifique et écrivain de textes d'imagination où figure la science Luminet suggère implicitement qu'en fin de compte nous sommes toujours piégés dans les « deux cultures » de C.P. Snow dans notre manière de concevoir les diverses formes du savoir ; mais en même temps Luminet se prononce contre cette catégorisation figée et préconise une approche interdiscursive tant

2 Michel PIERSENS, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique* (Lille, Presses universitaires de Lille, 1990) ; Isabelle STENGERS, éd., *D'une Science à l'autre. Des Concepts nomades* (Paris, Seuil, 1987) ; Ilya PRIGOGINE, et Isabelle STENGERS, *Entre le temps et l'éternité* (Paris, Flammarion, 2009) ; et *La Nouvelle Alliance* (Paris, Gallimard, 1979) ; Ilya PRIGOGINE, *La Fin des certitudes : Temps, chaos et les lois de la nature* (Paris, Odile Jacob, 1996). Nous renvoyons à la bibliographie pour de plus amples références à des ouvrages qui traitent de l'épistémocritique tant au niveau théorique qu'appliquée à des œuvres de fiction et de science-fiction.

aux descriptions factuelles des expériences scientifiques qu'aux textes d'imagination³.

En second lieu, notre but est de montrer que cette classification du savoir en sciences naturelles, sociales et humaines est surtout informée par des circonstances historiques et idéologiques et qu'elle ne représente qu'un modèle parmi plusieurs modèles possibles d'organisation du savoir. La classification tripartite des disciplines remonte, comme nous le savons, à l'idéologie allemande de créer une université de recherche selon le modèle développé par Wilhelm von Humboldt au dix-neuvième siècle. Pourtant, il faut se rappeler qu'à d'autres époques d'autres principes intellectuels et idéologiques ont régi l'ordre du ou des savoirs. C'est ainsi qu'on constate qu'au Moyen Âge la distinction rigide entre les disciplines n'existait guère.

La notion de science au Moyen Âge se définit plutôt par le terme *scientia*, qui se réfère au savoir en général englobant non seulement les sciences telles que nous les entendons (les *artes mechanicae*), mais aussi les arts tels la musique et l'art plastique. Dans la classification du *quadrivium* et du *trivium*, certaines sciences comme la médecine et l'astronomie sont rangées à côté de celles de la musique et des mathématiques. Il s'ensuit qu'au Moyen Âge les arts et les sciences se trouvent non seulement à pied d'égalité les uns avec les autres, mais aussi le système épistémique médiéval permettait, promouvait même, un dialogue entre ce que nous considérons aujourd'hui comme les équivalents des arts d'une part et des sciences exactes de l'autre. La contribution d'Olivier Bertrand sur l'enchevêtrement des discours religieux, littéraire et politico-historique dans la traduction de la *Cité de Dieu* d'Augustin par Raoul de Presles, celle de Joëlle Ducos sur la représentation de la magie et de l'enchantement dans la littérature romanesque ainsi que celle de Christine McWebb sur le discours alchimique dans le fameux *Roman de la rose* illustrent justement la perspective médiévale sur la *scientia*.

La traduction d'un texte est toujours autre chose qu'une simple traduction littérale – les théoriciens de la traduction le montrent depuis belle lurette. Ceci est d'autant plus vrai pour la conceptualisation de la traduction au Moyen Âge en général et de Raoul de Presles en particulier, le sujet de l'analyse d'Olivier Bertrand. Dans sa traduction, qui est plutôt une

3 *The Two Cultures and the Scientific Revolution* (Cambridge, Cambridge UP, 1959).

longue glose de la *Cité de Dieu* composée entre 1371 et 1375, de Presles crée un discours polyphonique dans son effort pour rendre ce texte fondamental du début du Moyen Âge accessible au lecteur du Moyen Âge tardif. Selon l'analyse de Bertrand, le traducteur y réussit précisément grâce à l'entrelacement des savoirs ou connaissances purement historiques et ceux du domaine religieux tels qu'ils sont présentés dans la *Cité de Dieu*. Le résultat en est une participation à l'exégèse pluridimensionnelle de cette œuvre.

De nos jours, l'alchimie, surtout dans son application pratique, est elle-même environnée d'occultisme et de magie, surtout depuis la Renaissance et le dix-septième siècle. Pourtant, à partir du douzième siècle, moment où cette science fit son entrée dans le monde occidental, et jusqu'à la fin du quinzième siècle, l'alchimie était pratiquée tout à fait sérieusement comme l'indiquent les multiples traités (pseudo-)scientifiques qui explicitent les différentes étapes dans le processus de la transsubstantiation matérielle et/ou spirituelle. Dans sa lecture du passage sur les atouts de l'alchimie dans le *Roman de la rose* de Jean de Meun⁴, Christine McWebb suggère que l'art ou la science de l'alchimie médiévale dépasse son application scientifique pour servir en même temps de prototype méta-poétique qui nous aidera à mieux comprendre cette œuvre qui est informée par une polysémie dense. Il serait erroné, selon elle, de traiter *Le Roman de la rose* comme un poème courtois avec de multiples digressions. C'est justement la lecture épistémocritique qui nous pousse à juxtaposer et intercaler les discours alchimique et poétique et nous offre un outil qui nous aide à dévoiler la richesse et l'ingénuité de cet ouvrage.

Dans « Isaac Newton en procès : Robert Hooke, Catherine Barton et Gottfried Leibniz à la barre des témoins », Jean-François Chassay poursuit la discussion de l'alchimie, sujet qui continue à fasciner et qui fascina sans doute Isaac Newton. En 1936, Lord Lyvington, descendant de Catherine Conduitt, la nièce de Newton, mit aux enchères une vaste quantité de documents de ce dernier où l'on découvre le profond intérêt du scientifique pour l'alchimie. Cette découverte inspira de multiples écrivains à se servir de cette figure scientifique canonique qu'est Newton pour composer des romans fantastiques qui mettent en scène des savoirs et

4 Vol. 2, vers 16005-118, F. LECOY, éd. (Paris, Champion, 1965).

pseudo-savoirs scientifiques de son époque. Les exemples analysés par Chassay sont le roman *Newton's Niece* de Derek Beavin (1994) qui plonge le lecteur dans le monde de l'alchimie et deux pièces de théâtre par Carl Djerassi et David Pinner, rassemblées dans *Newton's Darkness: Two Dramatic Views* de 2004. Dans la première pièce, « Newton's Hooke », Pinner met en scène la critique acerbe que Robert Hooke porta sur la théorie de la lumière de Newton et dans la seconde, « Calculus (Newton's Whore) », Djerassi se penche sur le conflit entre Newton et Leibniz, qui, comme Hooke d'ailleurs, accusa Newton de plagiat. Ces textes soulignent à quel point les connaissances scientifiques jouent un rôle important dans la fiction, comme le constate Chassay, « [...] *que ce soit pour montrer comment elles changent nos perceptions, notre rapport au monde, ou encore notre rapport au langage* »⁵.

Le dix-neuvième siècle avec la Révolution industrielle pousse la présence de nouvelles technologies et d'inventions au premier plan de l'esprit intellectuel et nous assistons à une montée importante de réflexions sur le rôle que joue la science dans la culture générale. Dans « Perfectibilité et le roman de l'avenir », Brian Stableford sort de l'oubli un écrivain obscurci par l'histoire littéraire. En fin de compte, *Le Roman de l'avenir* de Félix Bodin (1834) ainsi qu'une nouvelle de Charles Nodier (1833) engagent des débats sur la signification du progrès, préoccupation majeure du courant romantique, tout en les encadrant d'intrigues fictives. Stableford fait un travail important ici et ailleurs dont le but est de réintroduire au public moderne des textes de nature « épistémocritique » du dix-neuvième siècle. Dans « Mondes imaginaires et mondes réels : Max Nordau et Camille Flammarion », Donald Bruce analyse la manière dont les projets de Max Nordau et de Camille Flammarion se servent des discours scientifiques de l'époque comme médiations fantasmagoriques des événements socio-historiques et du cadre philosophique du modernisme. Nordau et Flammarion sont tous les deux imbus du positivisme et du scientisme du dix-neuvième siècle : ils cherchent à expliquer l'inconnu au moyen de la science, mais pour autant ils glissent dans des fabulations qui sont inspirées par des inquiétudes contemporaines. Dans les cas de la biologie et de l'astronomie, on trouve que trois éléments essentiels entrent en jeu pour

5 P. 95 de ce recueil.

esquisser les rapports entre les discours scientifiques et les médiations fantasmagoriques qui résultent de leur insertion dans le discours social. Ici, le discours scientifique se transforme en un outil d'appui d'un discours mythique qui est une réponse angoissée à la construction du modernisme.

Avec les trois dernières études, celle de Maxime Prévost, de Laura Otis et finalement d'Hervé-Pierre Lambert, nous passons à l'intersection entre la littérature et les neurosciences ou sciences cognitives. Dans « Maupassant, juste après Charcot », Maxime Prévost s'intéresse à la critique des sciences en général dans l'œuvre de Guy de Maupassant, mais plus précisément à sa critique de l'utilisation que fait Jean-Martin Charcot de l'hypnose et de la suggestion. Prévost montre que Maupassant a utilisé plusieurs de ses nouvelles, mais avant tout la dernière version du *Horla*, pour proposer à son lectorat une théorie philosophico-scientifique qui se différencie des théories de Charcot portant sur la névrose. À son tour, Laura Otis dans « Minimizing Narrative – Knowledge without Stories : Stories without Knowledge » relie les sciences cognitives, et surtout l'apprentissage langagier, aux discours littéraires en général, et plus précisément au discours anecdotique. En d'autres termes, la question qu'elle soulève est la suivante : est-il possible de faire avancer notre savoir en racontant des histoires (*storytelling*) en se servant d'images comme éléments constitutifs de la pensée? En informant ses recherches de divers champs épistémologiques, à savoir de la science cognitive, de la critique littéraire, mais également de l'évidence anecdotique (la nécessité humaine de raconter des histoires), elle arrive à la conclusion qu'il faut mettre en question des méthodes qui sont trop restrictives et ouvrir le champ d'analyse pour y inclure avant tout l'application de la narration et de l'image comme outils épistémologiques.

La contribution qui clôt le recueil nous amène au vingtième siècle et aux relations entre littérature et neurosciences. Au centre de l'étude d'Hervé-Pierre Lambert, « La Mémoire : Proust et les neurosciences », est l'œuvre de Marcel Proust et l'intérêt récent qu'elle a suscitée dans le domaine des neurosciences. Lambert explore l'hypothèse que la littérature pourrait rendre compte, de manière scientifiquement valable, du fonctionnement de la mémoire individuelle. Selon Lambert, depuis une dizaine d'années, les neurosciences se sont intéressées à l'apport cognitif de la littérature que représente l'œuvre de Proust et des expressions se sont répandues telles que « syndrome proustien », « Proust neurologue », «

Proust phenomenon », « the Proustian hypothesis », « Proust as a neuroscientist ».

La bibliographie qui suit est loin d'être exhaustive. Par contre, elle offre au lecteur de nombreux points d'entrée dans une problématique qui est toujours en voie de se définir tant sur papier qu'en ligne. On y découvre de nombreux ouvrages en anglais, ce qui reflète en partie la quantité et la variété d'activités scientifiques qui ont lieu dans le monde anglo-saxon depuis une vingtaine d'années, même si les objets d'analyse se trouvent dans des domaines culturels en dehors de cette langue. Parmi les « Textes Primaires » on trouvera un choix de textes « littéraires » ou des essais où la problématique de l'épistémocritique se présente de façons différentes. Ainsi, ce recueil offre des modèles d'applications de la théorie de l'épistémocritique à des genres et des époques bien divergents. La lecture épistémocritique ouvre le champ d'analyse en question à une refonte de la matière interprétative qui nous amène à des lectures interdiscursives et innovatrices.

D.B.

University of Guelph

C.M.

University of Waterloo

